

derrière laquelle nous sommes chez nous et que l'ennemi ne doit jamais impunément franchir.

Elle est comme une puissance bienveillante et armée, qui veille sans cesse à nos côtés, pour faire respecter nos droits. Si nous restons paisible, dans notre maison, pour jouir du fruit de nos travaux et du bonheur du foyer domestique, c'est que la Patrie en défend le seuil à tout envahissant.

Nous parcourons le monde pour l'intérêt de notre commerce, de notre industrie ou pour notre instruction et notre amusement, le regard protecteur de la Patrie nous suit jusque dans les contrées les plus éloignées, et si le prestige de son nom ne suffit pas pour nous garantir de toute injure, elle armera ses grands vaisseaux et prodigera son or, son sang même, pour apprendre au monde que sans sa permission, nul n'a le droit de toucher à un de ses enfants. Le poète Claudien exprimait cette protection maternelle de la Patrie sur ses citoyens, lorsqu'il disait : "C'est au génie de Rome que nous devons tous de trouver la Patrie sous les cieux étrangers."

Oui, c'est grâce à la Patrie que nous sommes hommes libres, c'est-à-dire hommes soustraits à la domination du plus fort et du plus habile, pouvant jouir de nos droits et accomplir sans entraves nos devoirs.

Sous la protection des lois de la Patrie que se font en paix l'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts, et que s'exerce librement la Religion qui porte le baume à nos douleurs, encourage les vaillants et nous promet, si nous sommes fidèles à ses enseignements et à ses préceptes, le vrai bonheur sans mélange et sans fin.

Si le prêtre, en effet, peut catéchiser paisiblement dans son église ; si la religieuse peut réunir autour d'elle les petits et les infirmes, c'est grâce à la justice armée de la Patrie, qui veille à leur porte.

Sans doute, cette même force, qui devrait toujours les protéger, les persécute parfois, quand, par le fait des vicissitudes humaines, le pouvoir tombe entre des mains faibles ou inexpérimentées ; mais ce sont là des accidents momentanément transitoires, des exceptions malheureuses qui ne doivent pas plus diminuer notre affection pour la Patrie que notre reconnaissance pour les services réels et très précieux qu'elle nous rend, malgré les imperfections et les défauts de ceux qui gouvernent.

Si nous avons à reprocher à un père, à une mère, des impatiences, des colères même, nous ne devons pas, pour cela, diminuer envers eux notre reconnaissance, notre amour, notre respect, notre soumission, mais user de toute notre influence de citoyens pour corriger ces défauts ou au moins les diminuer. De même, quand ceux qui gouvernent la Patrie ont des défauts, il faut user de toute notre influence de citoyens pour les corriger, les supprimer.

Comme dans une famille, les biens du père et de la

mère so-

tous les biens sont pour l'avantage de la Patrie : les voies de communications, les ports, les tribunaux, les écoles, les hospices, les églises, et, en un mot, toutes les institutions nécessaires qu'elle renferme, sont aux citoyens.

Si donc la Patrie tient une si large place dans notre existence ; si nous lui devons, pour ainsi dire, après Dieu et l'Église, tout ce que nous possédons, tout ce que nous sommes, et, surtout, d'être civilisés et non barbares ou sauvages, exposés à tous les dangers de la ruse et de la force, nous devons aimer à connaître son histoire, ses institutions, ce qui peut augmenter ou diminuer sa prospérité, ce qui pourrait, peut-être, contribuer à sa ruine ; nous devons l'aimer et la servir ; en nous dévouant pour elle, nous nous dévouons pour nos propres intérêts, ceux de la famille et de la religion.

La Patrie, bien comprise, impose ces devoirs à tous les citoyens, et tous ceux qui sont intelligents et hommes de cœur l'aiment tendrement et généreusement. Bossuet a donc eu raison de dire : "Celui qui n'aime pas la Patrie, c'est-à-dire la société civile dont il fait partie, c'est-à-dire sa Patrie, est un ennemi de lui-même et de tout le genre humain."

Poésie

L'ENFANT AUX ROSES

Quand elle était vivante, elle adorait les roses.
Tout le jour, à travers le lumineux jardin,
Chantant, riant, courant, puis s'arrêtant soudain,
Elle touchait du doigt les nouvelles écloses.

Elle tomba malade, un jour que le vent dur
Frappait plus rudement les roses déchirées
Pendant bien des matins, après bien des
Elle souffrit ainsi sans respirer l'azur.

Défaillantes dès lors, même sous les rosées,
Tels des cœurs délaissés ou des livres trop lus
Les roses du jardin, que nul n'adorait plus,
Périmèrent, tour à tour, de n'être plus baisées.

L'enfant mourut. Ce fut très bref, et sans un cri.
L'hiver soufflant, le sol était trempé de neige.
Dans le jardin sans fleurs ondula le cortège :
Où la morte passa, des roses ont fleuri.

CHARLES FUSTER.

A nos lecteurs

Des contre-temps imprévus nous ont empêchés de paraître avant ce jour ; nous prions nos lecteurs de vouloir nous pardonner, nous allons pour nous excuser que ces retards ne